

Marie-Anne CASTONGUAY, *Récits de vie*, (Éditions J.-C. Dupont, Sainte-Foy, 1991, 133 pp., ISBN 2-9801550-6-3)

Yvon Thériault

Volume 14, numéro 1, 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1082456ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1082456ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (imprimé)

1708-0401 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thériault, Y. (1992). Compte rendu de [Marie-Anne CASTONGUAY, *Récits de vie*, (Éditions J.-C. Dupont, Sainte-Foy, 1991, 133 pp., ISBN 2-9801550-6-3)]. *Ethnologies*, 14(1), 173–176. <https://doi.org/10.7202/1082456ar>

Marie-Anne CASTONGUAY, *Récits de vie*, (Éditions J.-C. Dupont, Sainte-Foy, 1991, 133 pp., ISBN 2-9801550-6-3)

On se demande parfois comment nos parents ont fait pour passer à travers la vie au début de ce siècle qui s'achève. Comment était l'enfance en 1910, la jeunesse en 1920, la vie adulte durant la crise de 1930? Comment vivait-on au Québec dans le Bas du Fleuve?

Le concours "Mémoire d'une époque" a déjà recueilli plus de 1200 récits de la vie des Québécois(es) de cette époque. Voici que les éditions J.C. Dupont publient les récits de vie de Marie-Anne Castonguay, une octogénaire de Témiscouata, qui raconte avec humour et émotion plus de trois quarts de siècle de sa vie besogneuse de commerçante et mère de famille à Saint-Modeste.

En trois épisodes (enfance, jeunesse, adulte), elle nous présente une quarantaine de tableaux d'une existence de durs labeurs et d'une inaltérable confiance dans la vie malgré les soucis et les peines. Son étonnante mémoire a conservé une foule de souvenirs des fêtes et saisons d'autrefois, les mots d'anciennes plaintes et des chansons d'amour, le détail des marchandises offertes par les "pedleurs" des années 1920, une brochette d'événements - jalons de notre petite histoire. Elle garde un œil respectueux et critique sur la religion sévère de son époque. Enfin, elle nous transmet fidèlement ce que ses parents ont connu de l'exil dans les factories de Nouvelle-Angleterre en 1880.

Édités avec soin ces récits de vie se présentent sous une couverture ornée d'une huile de J.C. Dupont, qui reconstitue les lieux où vivait Marie-Anne Castonguay.

L'enfance

Née en 1907 au quatrième rang de Saint-Modeste de Témiscouata "lors d'une tempête de neige", Marie-Anne Castonguay est la sixième d'une famille de douze enfants vivants et de cinq frères et sœurs décédés en bas âge.

Un des plus anciens souvenirs de l'octogénaire évoque précisément la mort d'un petit frère de quatre mois. L'enfant avait été exposé sur la machine à coudre recouverte d'un drap blanc. On avait mis des fleurs dans ses petites mains jointes et une couronne de fleurs sur la tête. Il portait une robe de "lavin", un coton blanc empesé qu'on utilisait à cette fin. On taillait dans le tissu une dentelle avec des ciseaux en bas de la robe et aux manches. Une boucle de coton blanc était fixée sur le cadre de la porte, à l'extérieur de la maison (p.37).

L'ombre de la mort plane sur cette période de l'enfance: tragédies maritimes du *Titanic* et de l'*Empress of Ireland*, guerre de 1914, grippe espagnole de 1918. "Nous recevions le journal *La Presse* et il y avait de pleines pages de décès, c'était épouvant", se souvient madame Castonguay (p. 42).

Heureusement les jeux de l'enfance, le renouveau des saisons et des fêtes religieuses apportent un divertissement à cette suite de malheurs. Le passage du "pedleur" animera la solitude du 4^e rang de Saint-Modeste en "défilant, les yeux fermés, la liste de ses marchandises: De la poudre à poux, à punaises, des peignes fins, du savon de toilette, des pilules pour le mal de tête".

Un jour, Marie-Anne découvre dans le grenier de la laiterie, la Bible de son père. "J'en ai lu un bout raconte-t-elle, mais ce n'était pas intéressant, ça ne parlait qu'en paraboles" (p. 17).

L'atmosphère à la maison n'était pas morose, selon les souvenirs de madame Castonguay. Son père jouait de l'accordéon, et les enfants se réveillaient le matin au son de vieux airs comme "Si maman voulait, la guenille volerait" ou bien "La ti-guidoue qui a mal au ventre" ou "La chicane". Musicien populaire, le père était invité aux soirées de danse dans des villages voisins qui le convoquaient en hissant un drapeau sur un mât pour lui transmettre le message.

La décoration de la maison relevait de l'ingéniosité de la mère qui garnissait les murs de toutes les façons avec "du décor" qu'elle façonnait elle-même: des cœurs rouges taillés dans du papier d'orange, des hirondelles découpées sur des boîtes d'allumettes, des roses prélevées sur des étiquettes de boîtes de saumons, des anneaux argentés faits avec du papier enveloppant les cigarettes; des bordures de tablettes de l'horloge ou de l'armoire faites de dentelles découpées dans du papier. Elle fabriquait aussi des objets figués et coloriés comme un porte-journal, un "chose-au-peigne", un porte-pipes, un encadrement de photographies, etc... Elle peignait même des motifs décoratifs sur le plancher de la maison et sur les bordures de ses plates-bandes de jardin (p. 20).

La jeunesse

Marie-Anne quitte l'école à dix ans "pour vivre sa jeunesse". À la maison l'ouvrage ne manque pas. "Chacun son tour, il fallait faire sa part, note-t-elle. Les filles préparaient le levain, boulangeaient dans la huche et cuisaient le pain dans le fournil. Elles allaient aux foins, aux semailles et aux récoltes, en plus de participer aux travaux de l'étable. Elles apprenaient à coudre et à façonner des vêtements pour toute la famille. À douze ans, Marie-Anne lavait les planchers de bois à la brosse, utilisant une lessive préparée avec un résidu de cendres de bois ébouillantées. Les filles se faisaient de l'argent en achetant des graines de jardin qu'elles revendaient de porte en porte. Les coupons de poudre à pâte *Majestic* servaient à obtenir des "bijoux".

À dix-huit ans, les jeunes filles adoptent la coupe de cheveux "shingle" pour aller danser malgré les défenses du curé et les menaces de la légende de Rose Latulippe. Les divertissements sont souvent liés au travail: corvées, veillées de pommes, encans, visite chez le "ramancheur". Aux chansons de folklore se

mêlent de nombreuses plaintes: le tremblement de terre du 28 février 1925, la plainte de Blanche Garneau, celle de Cordélia Viau et d'Aurore l'enfant martyre, la chanson du R-100, les turlutes de la Bolduc.

Le temps passe. Arrive bientôt l'émancipation de la jeunesse. "Lorsqu'on devient grand(e), on pense à se libérer, on veut laisser la maison paternelle", raconte madame Castonguay (p. 83). Au Témiscouata, les jeunes filles ont recours à la "galette salée" avant de se fiancer.

La vie adulte

À 20 ans, Marie-Anne Castonguay se marie. Une journée ordinaire, puisque ce matin-là, elle devra traire les vaches comme si rien ne changeait dans son existence. Un aveu: "J'étais debout de bonne heure, avec une certaine nostalgie, mêlée de crainte; je n'étais pas tellement joyeuse" (p. 89). En réalité, sa connaissance de cette nouvelle vie se résumait aux exhortations du *Manuel des parents chrétiens* du Grand Vicaire Mailloux. Au rituel du Conjungo se superposait le traditionnel "Je m'engage, je m'engage aujourd'hui librement".

Un beau couple: elle, 20 ans, lui 26 ans, fils de cultivateur, conducteur de camion pour un ferblantier ambulancier. De ses années de travail dans les "factories" de Nouvelle-Angleterre, il a rapporté une "boîte des États" pleine de vêtements modernes et assez d'argent pour s'acheter une automobile *Overland*.

Son premier hiver, Marie-Anne le passe chez ses parents, car son mari "est monté dans les chantiers". Au printemps suivant (1928), les époux s'installent dans une ancienne maison avec pour seul mobilier une vieille couchette jaune et une commode à cinq tiroirs sans miroir. Marie-Anne entreprend de crocheter des tapis qu'elle échangera au pedleur pour un prélat, deux robes, une nappe et un crucifix. Les conditions matérielles sont pénibles: pas d'électricité, l'eau à puiser chez le voisin, une maison délabrée à rénover, l'argent rare à cause du *KRACH* de 1929. Sa mère lui permet d'utiliser la machine à coudre pour préparer la lingerie des enfants qui arrivent fidèlement chaque année.

Marie-Anne n'a pas abandonné pour autant son rêve de jeunesse: ouvrir un petit magasin. On ajoute une pièce à la maison et voilà le rêve réalisé. Le mari, qui n'a jamais aimé la terre, parcourt les rangs pour "prendre les commandes" et les livrer le lendemain. À l'occasion, il acceptera un emploi de journalier dans un moulin à pulpe, ou il se fera bûcheron, conducteur de camion, contremaître de chantier, assistant-charpentier, aide-ferblantier.

De son côté, Marie-Anne vend toutes sortes de marchandises: riz, barley, fèves, pois, sucre et cassonade, mélasse, thé et café, huile de charbon, biscuits secs et crémés, teintures *Diamond* et *Ampolina*, "paperpanes", tabac en feuilles, sel à purger et tirettes à mouches. Pour augmenter les revenus familiaux, le mari passe l'hiver dans les chantiers à une piastre par jour.

Après la guerre, le progrès pénètre jusque dans les concessions. L'électricité permet d'entendre à la radio les ballades du soldat Lebrun, de Rina Ketti, d'Alys Roby, Monique Leyrac, Lucille Dumont. Au mois d'août, la famille monte cueillir des bleuets, puis à l'automne, c'est le temps des confitures de fruits sauvages et mise en conserve des légumes: tard la nuit, Marie-Anne coud et recoud les vêtements des enfants et les bas de pantalons des clients de la paroisse. Le fils aîné suit les traces de sa mère et ouvre bientôt un magasin-général au village.

Puis le temps a passé, la vieille maison est abandonnée pour une plus confortable. Devenue octogénaire, Marie-Anne aime retourner au faubourg du 4^e rang de Saint-Modeste. Les bâtiments et la maison sont disparus, mais l'ancien puits lui renvoie l'image d'une vieille dame aux cheveux blancs.

"Je pensais que c'était ma mère qui m'apparaissait, écrit Marie-Anne. Non, en regardant de plus près, c'est bien moi, mes vêtements. Je me suis dit que l'eau devait avoir vieilli pour me renvoyer un si mauvais portrait" (p. 131).

Et madame Castonguay de conclure: "J'ai écrit ces sentiers de ma vie pour passer le temps. Ce projet m'a occupé depuis quelques années et il m'a permis de revivre ma vie et de transmettre mes souvenirs à mes descendants" (p. 133).

En guise d'adieu, elle cite une ancienne chanson d'amour :

L'hiver a chassé l'hirondelle
 L'hiver a chassé les beaux jours
 Mais dans notre cœur, oh! ma belle
 L'hiver n'a pas chassé l'amour!

Yvon THÉRIAULT
 Psycho-pédagogue

Claude CORRIVEAU, *Les voitures à chevaux au Québec*,
 (Septentrion, Québec, 1991, 172 pages, ISBN 2-921114-56-9)

Les personnes qui ne sont pas familières avec l'histoire des moyens de transport du Québec découvriront dans le livre de Claude Corriveau une tranche de cette histoire réservée aux différents types de voitures à chevaux qui sillonnaient nos rues de ville et nos chemins de campagne. L'auteure a recréé l'univers de ce